

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 AOUT 1896

SOMMAIRE

TEXTE. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — Chronique européenne, par Rodolphe Brunet. — Simple réflexion, par Aimée Patrie. — La rivière de Foix, par B. Sulte. — Motu proprio, par Augustins Lellis. — Le vieux magasin du roi à Québec en 1680, par P.-G. R. — Poésie : Chanson du blé, par Brizeux. — La mort d'une jeune fille, par Ed et J. de Goncourt. — L'amour d'un éphémère, par Alphonse Gingras. — Sait-on aimer, par Ribon. — Les restes du marquis de Morès. — Curiosités arithmétiques. — Poésie : La rivière Châteauguay, par A. Beaulieu. — Explication des gravures. Nouvelle : Papa, par M. Sayde. — Passe-temps récréatifs. — Récréations en famille. — La mode. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les Échees. — Feuilleton : En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES. — Portrait de M. Edmond de Goncourt. — Portraits du duc d'Orléans et l'archiduchesse Marie-Dorothée. — L'arrosage des rues en Bulgarie. — Le R.P. Rispal et ses chrétiens périssent au milieu d'un raz de mer, au Japon. — L'incendie des bâtisses de l'Exposition de Montréal : Les ruines du Palais de Crystal et du Palais des Machines. — La mode : Deux toilettes. — Les Merazig rapportent les corps du marquis de Morès et d'Abel-hak.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A BATONS ROMPUS

Comme c'est le temps des vacances, je voulais faire reposer mes "bâtons rompus", car tout ici-bas a parfois besoin de repos. Je renvoie donc ce repos à plus tard, me trouvant ou plutôt me croyant engagé à devoir répondre à l'auteur de l'article qui a paru dans le journal le *Soir*, à la date du 6 de ce mois, article où il est question de mon idée sur "Une association mutuelle de secours fraternels" entre tous les journalistes.

Et d'abord, merci à Girard pour son bon coup de cœur. Cela vaut mieux que les coups de bec et de plume qui rabaisent certains journalistes et fatiguent le public. En outre, Girard est un garçon qui se fera avantageusement connaître, car il a de l'étoffe, et cela sans être *badrant*.

* *

D'abord, l'"association", telle que je la comprends, doit réunir tous ceux qui travaillent à la mise au jour par intellectuelle d'un journal : rédacteurs, reporters, coupeurs d'articles, etc... c'est ce que je voulais dire *ejusdem farinae*. Ceci dit, je comprends cette association entre tous les journalistes, sans esprit de

parti ni de nationalité, c'est-à-dire aussi bien pour les journaux anglais que les journaux français du pays.

Ces deux points établis, passons à l'organisation en établissant une comparaison entre celle des employés de poste que je citais, et qui doit servir d'exemple.

Commencée d'abord à Toronto, cette société a établi des ramifications dans tout le pays, ce qui lui permet aujourd'hui de taxer chacun de ses membres à raison de *die centins* par mois, pour frais de bureau, correspondance, administration, etc., et à une somme personnelle de *un à deux dollars* par an, pour obtenir la somme de *mille dollars* alloués aux héritiers du membre décédé.


Ce n'est pas plus malin que ça.

Naturellement, on organise un service honorifique d'administration parmi les plus plumitifs d'entre tous les plumitifs et les moins dé... plumés, bien entendu. Or, comme il y a à Montréal autant de journalistes que d'employés des postes, et c'est la même chose un peu partout dans le pays, l'association projetée est donc sûre du succès.

La première chose serait donc d'obtenir de suite l'adhésion des principaux journalistes, ensuite d'obtenir des lettres patentes d'incorporation et, le terrain nous appartenant, on laisserait à François le doux plaisir d'y organiser la maison.

* *

Comme tu le vois, Girard, ce ne sera pas *die centins* de moins dans la poche percée d'un journaliste, ni *die centins* de moins dans le gousset assoiffé d'un reporter, ni *die centins* de moins pour faire repasser les ciseaux du coupeur d'articles, qui seront un obstacle, car cela se résumera, pour beaucoup, à boire, en moins, deux verres de bière, afin que nous puissions un jour être mis convenablement dedans. Amen.



CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 18 juillet 1896.

Edmond de Goncourt, le grand écrivain qui vient de mourir, a eu l'heureuse idée de fonder une Académie Littéraire, dont les membres recevront \$1,200 par an.

L'Académie devra se composer de dix membres. De Goncourt avait nommé les huit suivants : Alphonse Daudet, Léon Hennique, Rosny aîné, Rosny jeune, Huysmans, Octave Mirbeau, Paul Marguerite et Gustave Geffroy, qui devaient s'adjoindre deux confrères.

Mais il est bien entendu qu'un membre de l'Académie de Goncourt ne peut appartenir à l'Académie française. "Celui des titulaires qui deviendrait membre de l'Académie française serait, de ce fait, considéré comme démissionnaire."

Un prix de mille dollars sera aussi donné, chaque année, à l'auteur du meilleur roman ou du meilleur livre de nouvelles.

Cependant, M. de Goncourt, qui n'aimait pas la poésie, n'a pas voulu de poètes dans son académie, et exclusion en est faite pour les prix à donner.

L'Académie de Goncourt sera donc une rivale de l'Académie française, moins généreuse pour ses membres.

* *

Pour les poètes canadiens, je détache, d'un album, ces lignes exquises de M. Hugues Delorme.

LE BON PÈRE

Jadis, lorsqu'Amphion, le poète-maçon,
— Une lyre à la main en guise de truelle —
Construisit Thèbe, il fit, légendaire leçon,
La route large auprès de la simple ruelle.

Puis, dès qu'il eut, hâtif, donné négligemment
Dans les maisons, de l'air ; de la splendeur aux temples,
On le vit s'attarder au dernier monument,
Triste d'aspect, avec des formes sans exemples,

Qui vers le ciel monta, morne mais colossal.

— " Est-ce, lui demandaient les filles inquiètes,
Quelque prison d'amour ? " — " Non : c'est un hôpital,
Pour abriter plus tard mes fils, les bons Poètes !... "

* *

On parle beaucoup, actuellement, des troubles en Crète.

Les Crétois, dit-on, demandent à l'Angleterre de leur aider à recouvrer leur indépendance.

Il serait beau de voir la puissante Albion prêtant son appui au petit peuple crétois. Car, qu'y a-t-il de plus juste qu'une nation se gouverne à son gré ?

Malheureusement, les puissances européennes prennent pour la Turquie, afin d'être d'accord avec leur politique accaparante et sanglante vis-à-vis des faibles qu'elles oppriment.

Il n'est pas probable que l'Angleterre soit sincère dans ses offres de secours à la Crète.

Les peuples européens, lorsqu'on touche à une seule de leurs provinces, crient et en appellent à la justice du monde, mais ils trouvent tout naturel de s'emparer des îles et des pays défendus par les seuls indigènes.

En tous cas, les patriotes crétois, voulant rompre les chaînes turques, doivent avoir toutes les sympathies des cœurs vaillants de la libre Amérique où, bientôt peut-être, deux peuples amis s'aideront fraternellement à devenir deux grandes Républiques, arborant le drapeau de la liberté sur toute l'Amérique du Nord.



SIMPLE RÉFLEXION

Je me souviens encore du regard furieux qu'elle me lança avant de laisser retomber sur elle la portière de dentelle, tandis que, comme suprême injure, elle me jetait à la face : " Il faut un esprit étroit comme le tien pour raisonner ainsi ". Et moi, pendant que cette furie continuait de déverser sa bave, derrière la cloison mi-hauteur qui, mes amies et moi, nous séparait d'elle je me permis de mesurer d'une pensée en arrière la vaste (?) intelligence logeant modestement sous le toupet poivre et sel de mon interlocutrice, et prenant le plus philosophiquement, comme cela n'arrive parfois, cette explosion de bêtise humaine je ne pus résister aux chatouillements d'un franc rire.

Cependant, rentrée chez moi, une heure plus tard, je me pris à réfléchir sérieusement sur l'inconvenient d'avoir à frôler chaque jour des gens à l'humeur impossible, à l'éducation par trop élémentaire et qui ressemblent à ces fruits vénénéux ayant une apparence vermeille ; de loin, ils vous paraissent succulents, mais approchez-vous et pressez, le poison jaillit. De même aussi certaines personnes dont la nature vulgaire se dissimule sous un mince vernis d'instruction : tant que vous ne les connaissez que superficiellement, vous pouvez les croire d'un commerce acceptable ; mais que les hasards de la vie vous plaquent souvent sur leur chemin, vous êtes bientôt obligé de vous cottonner, pour ainsi dire, afin d'éviter les heurts de leur pédante brusquerie et leur prétentieuse ignorance.

C'est surtout dans les grands mouvements de l'âme que l'on trahit son naturel. Dans un moment de colère, par exemple, telle personne bien élevée, aux sentiments délicats, ne vous répondra jamais par une expression grossière ou, mieux, une calomnie, à seule fin de vous discréditer dans l'estime de ceux qui vous entourent ; cela est la monnaie commune des mal élevés qui, dans leur emportement, semblent fouiller dans leur intérieur pour vous jeter au visage leurs propres méfaits et leurs plus intimes défauts.

Écoutez pérorer pendant cinq minutes — si vous le pouvez sans avoir des hauts le cœur — cette chipie invectivant une victime innocente et, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, vous vous apercevrez, à court